

**DISIZ**



**RENEE**

**DENOËL**  
Extrait de la publication



René



Disiz

# René

roman

DENOËL



## Chronologie des événements antérieurs

*16 avril 2012* Nicolas Sarkozy et Marine Le Pen se retrouvent au deuxième tour de la présidentielle. Le pays s'embrase. 7 500 interpellations dans les quartiers populaires.

*24 mai 2012* Nicolas Sarkozy refuse le débat d'entre deux tours mais passe un accord secret avec le Front national avant les législatives à venir.

*28 mai 2012* Nicolas Sarkozy est réélu avec une très courte majorité. Le pays s'embrase à nouveau. Nouvelles interpellations.

*18 septembre 2012* Bagarre au Sénat au sujet du rétablissement du franc. Désormais la monnaie nationale se nommera le FREU (franc européen).

*14 novembre 2012* Remaniement ministériel. Marine Le Pen est nommée Premier ministre. Affrontements intercommunautaires dans tout le pays.

*15 novembre 2012* Dans une longue allocution, Madame le Premier ministre annonce une batterie de projets de lois. Les plus polémiques : celle sur l'abaissement de la majorité légale à 14 ans, et celle sur la francisation obligatoire des prénoms, sur la base du calendrier grégorien.

*20 décembre 2012* Grève des immigrés et descendants d'immigrés de France. La foule bloque les grandes avenues dans toutes les villes. Nombreux débordements et arrestations.

*31 décembre 2012* 12777 voitures brûlées malgré un dispositif policier record dans toute l'histoire de la V<sup>e</sup> République.

*18 mars 2013* Krach boursier.

*30 juin 2013* La Première ministre lance les travaux du Grand Paris. La capitale va passer de 25 à 32 arrondissements comprenant l'intégralité des Hauts-de-Seine, de la Seine-Saint-Denis, du Val-de-Marne ainsi que de l'Essonne, et une grande partie des Yvelines, du Val-d'Oise et de la Seine-et-Marne. Environ 1 000 communes sont englouties par la nouvelle mégapole. Le Havreux-sous-Boqueteau aura désormais pour code postal 75 093 Grand Paris.

*14 juillet 2013* Le Conseil constitutionnel confirme la constitutionnalité de la loi visant à la francisation obligatoire des prénoms pour les enfants nés depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2012. Environ 300 000 familles se rendent dans les préfetures et les mairies pour rebaptiser leurs enfants.

*11 septembre 2014* Abaissement de la majorité légale de 18 à 14 ans. La majorité pénale est elle aussi fixée à 14 ans sans exception.

*2015/2016* Les effets du krach boursier du 18 mars 2012 sont dévastateurs. Les retraites, la Sécurité sociale et le RSA, entre autres, sont progressivement supprimés. « Bons » et « mauvais » Français apparaissent systématiquement dans les discours du chef de l'État.

*28 mai 2017* Marine Le Pen est élue présidente. Création du RAT, ou Répression Armée Territoriale.



*28 mai 2017, 16h30* Grand Paris, ancienne ville du Havre-sous-Boqueteau. Quartier des Forgerons. Au croisement de la rue des Orfèvres et de l'impasse des Cuivres, trois policiers procèdent à un contrôle d'identité. Un policier dégaine et tire. Le jeune meurt sur le coup. Les deux autres s'enfuient. La police tire.

*28 mai 2017, 16h40* La nouvelle se répand parmi les gamins de la place des Forgerons.

*28 mai 2017, 16h41* Balna, surnommé le Noir aux yeux bleus ou Gros Kochi à cause d'une boîte crânienne protubérante, charge un fusil à pompe et tire sur les policiers. L'un d'eux est touché.

*28 mai 2017, 16h46* La nouvelle se répand dans tout le quartier.

*16h47* ... dans toute la ville.

*16h48* ... dans tout le département.

*17h12* ... dans tout le pays.

*1 heure* L'armée entre dans les quartiers.

*3 heures* La guerre civile est déclarée.



## Prologue

Tout était parti de là, de cette verrue plantaire au nord de la ville. Lointaine circonscription du Grand Paris, Le Havreux-sous-Boqueteau était devenu l'épicentre de la guerre civile. Il avait suffi d'un rien. Une énième bavure policière provoquée par quelques flics apeurés. Mais cette fois, c'était allé trop loin. Pour un simple contrôle d'identité, sept adolescents avaient trouvé la mort.

Dans la nuit, le quartier était devenu rouge comme l'enfer. Les voitures, les immeubles, les commerces, les écoles, la mairie, tout s'était embrasé. L'incendie avait gagné le reste du pays. Partout les zones populaires avaient pris feu : 114 morts en quatre jours. Ça, c'était le chiffre officiel, mais un autre, plus proche de la réalité, faisait état de 733 tués, dont sept enfants de moins de dix ans. Au bout de quelques jours, l'armée avait occupé le terrain et le chaos s'était figé.

À l'origine des événements, il y avait aussi Balna et Abdoulaye. Prévenu par une gamine du quartier, Balna était parti seul tirer sur les forces de l'ordre avec son fusil à pompe. Son pote Abdoulaye, lui, attendait cet événement

depuis longtemps. Il s'y préparait depuis qu'il était en âge de comprendre les rouages de cette société pourrie et avait passé son adolescence à lire des essais, des biographies, des ouvrages d'histoire et de sciences politiques. Le soir même, Balna et Abdoulaye s'étaient retrouvés dans une arrière-boutique d'épicerie pour mettre au point le plan de la révolte. Si l'un était le cerveau, l'autre était le corps. Ils avaient littéralement le doigt sur la détente de la fureur populaire.

Le communiqué du gouvernement ne reconnaissait que 57 morts. Selon lui, les incendies allumés par les émeutiers étaient à l'origine d'un grand nombre de décès. Ensuite, l'armée avait reconnu s'être fait *carjacker* plusieurs camions d'armes lourdes aux abords de certaines zones, là où le taux de délinquance était le plus fort. D'autres morts se justifiaient par un curieux concours de circonstances : des jeunes se seraient tirés dessus en voulant manier des armes, des gangs du nouveau grand banditisme urbain auraient profité du siège pour tenter de contrôler des territoires qui jusqu'alors leur échappaient. Ils auraient utilisé le climat de guerre civile pour mener leurs propres opérations. Ces explications saugrenues avaient été une à une démontées dans le rapport d'une commission indépendante sous l'autorité d'Amnesty International.

Dans les colonnes du quotidien *La Capitale*, le journaliste Guillaume Bainje, surnommé « le confident de la rébellion » grâce à ses contacts privilégiés avec Abdoulaye et Balna, avait relevé la suite de curieux hasards invoquée par les autorités. Il avait évalué à un milliard de freus le coût

financier de la rébellion et baptisé ces événements «la révolution de Cuivre», d'après le nom du quartier où vivaient les trois jeunes assassinés le premier jour.

Au quartier des Orfèvres, la vie avait repris son cours. On ne commémorait que timidement la révolution de Cuivre. Des marches silencieuses et surveillées, pour ne pas dire cadencées par le RAT, se déroulaient chaque année. Mais le cœur du chaos avait gardé toutes les traces de cette courte guerre. Les rues n'étaient qu'enfilades d'immeubles brûlés et délabrés. Des enseignes poussiéreuses et cassées pendaient au-dessus d'anciens magasins transformés en squats, d'où émergeaient des toxicomanes de plus en plus jeunes. Errant comme des zombies ravagés par des drogues de tire-lire, ils s'anesthésiaient à la coke, au crack et aux nouvelles pilules synthétiques.

Figures de proue du mouvement, Abdoulaye, surnommé le Che noir, et Balna son frère d'armes étaient devenus des mythes vivants. Principaux interlocuteurs des autorités, ils avaient refusé toute négociation. Abdoulaye choisissait ses médias avec soin. Son mouvement révolutionnaire avait été rejoint par des hackers de haut vol, qui mettaient en ligne des vidéos accablantes de preuves contre la propagande d'État relayée par les chaînes nationales. Il ne s'adressait donc «au peuple» que par Internet. Il y diffusait des discours limpides et percutants, repris, traduits et écoutés par toute une partie de la jeunesse européenne, de Londres à Berlin, de Bucarest à Barcelone et jusqu'aux États-Unis. Il menaçait d'une autre guerre, plus étendue, si toutes les

lois répressives n'étaient pas abrogées. Il exigeait que tous les jeunes incarcérés pendant les émeutes, qu'il considérait comme prisonniers politiques, soient libérés, et que le gouvernement avoue le véritable chiffre des dommages collatéraux. Chacune de ses apparitions en ligne était introduite par un homme au visage recouvert d'une cagoule bleu nuit et portant des lunettes de soleil. Qui était ce maître de cérémonie? Bien peu le savaient. Seuls quelques internautes reconnaissaient Balna à sa voix stridente. Balna le truand, le dealer devenu le guerrier des halls. Cet homme avait construit sa légende en un jour parce qu'il avait eu le courage de tirer le premier sur la patrouille de flics.

Toutes les polices de la ville recherchaient activement Balna et Abdoulaye, mais le contexte rendait leur chasse compliquée. La traque dura quatorze mois. Le 14 juillet 2018, *La Capitale* titrait en une: «Mort d'Abdoulaye! Fin du Che noir.» Le titre était de Guillaume Bainje. Sous la seule photo disponible du révolutionnaire charismatique, avec ses yeux noirs et brillants, ses longs cils et sa barbe aux reflets cuivrés, le reporter avait écrit: «L'espoir d'une génération assassiné.» Abattu à vingt-neuf ans, ce rebelle à l'aura mystique fascinait par ses discours la jeunesse du pays, depuis les régions rurales les plus pauvres jusqu'aux beaux quartiers de l'ancien Paris. Personne ne savait vraiment comment Abdoulaye avait été tué. À sa mort, le mouvement s'était dissous. Dans les ghettos d'Europe une flamme s'éteignait. Beaucoup de leaders s'étaient tus, certains s'étaient rendus et le chef de l'État, dans une ostentatoire bonté, les avait graciés.

Du jour au lendemain, Balna vit des traîtres partout. Il criait à tout bout de quartier qu'il était convaincu que des membres du RAT avaient tué son frère de révolte, et beaucoup pensaient qu'il avait sombré peu à peu dans la paranoïa. Le jour de la mort d'Abdoulaye, lui seul savait où ce dernier se trouvait. Il ne comprenait pas comment il avait pu se faire tuer d'une balle dans la tête. Avec un détail macabre que très peu de gens connaissaient : ses yeux avaient été arrachés.

Après l'assassinat, on avait perdu la trace de Balna. Des années plus tard, il apparaissait comme l'homme le plus recherché de France. Ses yeux bleus et une forme de crâne étrange rendaient son identification facile. Selon certaines rumeurs, il vivait toujours aux Orfèvres. L'omerta qui régnait dans le quartier éliminait toute trace fiable. Et puis une traque sur le terrain pouvait ranimer les braises du mouvement révolutionnaire et c'était un risque que le gouvernement ne voulait prendre. Le statu quo arrangeait tout le monde. Pourtant beaucoup attendaient le réveil de Balna. Des rumeurs sur une armée secrète animaient les discussions dans les halls.





René était vierge de haine comme d'amour. Il n'avait jamais bu de vrai jus d'orange. Il ne connaissait que le goût du soda. Il n'avait jamais ouvert un vrai livre papier et ne lisait que sur l'écran de l'ordinateur installé dans le salon où dormait sa mère. Mais, contrairement aux adolescents de sa génération, il nourrissait une véritable passion pour la littérature. Sa vaste bibliothèque se composait de centaines de bouquins compressés sur sa clé USB. Il possédait aussi quelques films, moins nombreux car ils étaient trop lourds, et puis sa mère craignait qu'en les téléchargeant illégalement leur adresse IP ne se fasse repérer et que le RAT ne débarque. En treize ans, René n'était pas allé au cinéma une seule fois. Il ne sortait que pour se rendre à l'école ou accompagner sa mère faire quelques courses. À force de rester reclus comme un ermite dans sa chambre, à lire et relire les mêmes bouquins, son imagination s'était atrophiée. Il se racontait de multiples histoires dans un monologue intérieur quasi continu. Il parlait mentalement à son père qu'il n'avait pas connu, ce père dont il conservait

une photo d'identité qu'il contemplait parfois le soir, sur l'ordinateur, par-dessus l'épaule de sa mère assoupie. Cette photo remontait à l'époque de la faculté de droit. Elle montrait un Malien aux traits délicats, rasé de près, la peau noire et lisse comme le cuir fin d'un agneau. Il avait une expression déterminée, portait une chemise blanche et une cravate bleue nouée pour l'occasion. René en était fier. Son papa, il l'imaginait intelligent et cultivé. Sa tante lui en avait parlé comme d'une personne très brillante, engagée en politique, toujours plongée dans les livres, et René pensait qu'elle en rajoutait pour le pousser à travailler en classe. La véritable histoire, c'était que son père avait refusé de le reconnaître à sa naissance et avait toujours accusé sa mère de l'avoir trompé. Sabrina, sa mère, ne lui parlait jamais de lui et le secret qui entourait la vie du père pesait de plus en plus lourd. Une scène étrange lui revenait parfois en mémoire, il devait avoir sept ans et sa mère regardait une émission datant des événements du Septembre rouge, rediffusée en podcast sur l'ordinateur. Soudain, Sabrina s'était mise à crier : « Pourquoi vous l'avez tué, bande de chiens ! » Sur l'écran apparaissait un militaire qui débattait en liaison téléphonique avec un homme, la voix trafiquée par un effet sonore. Inexplicable, la détresse soudaine de sa mère avait fait imaginer à René un lien entre cet homme masqué et ce père secret.

René avait de longs cils bouclés sur des yeux noirs, ce qui lui donnait un regard de fille. Sa carnation était plus rouge que brune, son nez fin et bien dessiné. Ses grandes et grosses dents se chevauchaient, ce qui l'obligeait à garder la

bouche entrouverte. Il prenait peu soin de lui, ne se lavait qu'en cas de nécessité absolue, de même qu'il ne coupait ses ongles que quand on lui faisait remarquer qu'ils étaient crasseux. Comme sa mère, il avait beaucoup de cheveux, une barbe à papa noire qui recouvrait ses petites oreilles sales. Et pour dissimuler sa silhouette famélique, même en ces étés à la chaleur anormale, il préférait transpirer dans plusieurs épaisseurs de vêtements.

Chaque mois Sabrina touchait l'AMEN (allocation pour mère d'enfant naturel). À quarante ans, elle se sentait « mal barrée » et parlait souvent de se foutre en l'air. Ce doux refrain, René l'entendait depuis son enfance à un rythme qui variait en fonction du nombre de bouteilles qu'elle l'envoyait acheter à l'épicerie.

René s'était d'abord appelé Youcef, comme son grand-père maternel, et avait eu pour deuxième prénom à l'état civil Malcolm, selon le vœu de son père, présent le jour de sa naissance ce 12 mai 2012 au Grand Hôpital. Mais en 2013, avec la loi sur la francisation obligatoire des prénoms censée permettre, comme ils disaient, « l'assimilation souple », Sabrina l'avait rebaptisé René, en hommage à l'actrice qui jouait dans le film fétiche de son adolescence, *Le Journal de Bridget Jones*.

Pour la plupart, les jeunes de l'âge de René ne savaient écrire qu'en sms. Depuis quelques années, le ministère de l'Éducation avait progressivement toléré, dans certaines écoles, les devoirs rédigés dans cette langue. Un opérateur avait créé un téléphone portable à touches spéciales nommé InstinctIphone. Le clavier ne comportait pas de

lettre Q, pas de virgule... Bien sûr, quelques intellectuels étaient montés au créneau, révoltés par cet appauvrissement du langage, mais l'InstinctIphone était désormais le téléphone le plus vendu en France, et pas seulement en banlieue. Amoureux des livres, René se méfiait de l'écriture instinctive, ce qui ne l'avait pas empêché de racheter un appareil de première génération à un copain de classe pour se sentir comme les autres. Il avait passé un pacte avec sa mère, qui lui offrirait l'InstinctIphone dernier modèle s'il promettait de ne plus être absent à l'école.

Il faut dire que l'école, il y allait de moins en moins depuis quelques mois. Il ne supportait plus les chahuts perpétuels, ces bagarres quotidiennes et ces réunions de parents-profs auxquelles, bien trop saoule, sa mère n'assistait jamais. Surtout, René craignait un guet-apens des mecs de la cité des Forgerons qui multipliaient les descentes devant le collègue Djamel-Debbouze. S'ils reconnaissaient un mec des Orfèvres, son compte était bon, c'était le lynchage ou le coup de couteau, parfois la détonation. Pourquoi et comment cette guerre avait commencé, ils ne le savaient pas eux-mêmes. Ils se battaient pour des territoires fictifs incarnés par des codes postaux et des frontières délimitées par des feux rouges. Pourtant, peut-être sous l'influence posthume d'un père idéalisé, René faisait encore partie des bons élèves. Mais il avait peur de prendre une lame dans le foie devant la grille du collège, et cette peur, comme une araignée géante, déployait ses pattes sur son ventre et sa poitrine. Chaque jour, elle le poussait à se lever deux fois plus tôt afin de prendre un itinéraire plus sûr.

défendrait de toutes ses forces, il n'en restait pas moins un meurtrier. Le pire, pensa-t-il, c'est ce qu'il avait encore à lui annoncer. Cette nouvelle terrible apprise ce matin. Cette nouvelle qui alourdirait encore le sac de pierres rouges que l'enfant allait porter à vie. Celle qui détruirait son innocence à jamais.

— René... On a retrouvé ce matin Edgar. Pendu dans sa cellule. Mais vu les éléments, il est difficile de croire à un suicide.

Dans la chambre voisine. Les larges et longues fenêtres encadraient un grand ciel rose orangé, paisible et strié de nuages d'argent. Une de ses paupières frémit, puis l'autre. Elle était seule dans la chambre teintée par la lumière orange, tigrée par les ombres qui passaient sur son visage brun doré, resté beau malgré les meurtrissures. Quittant l'ange qui l'avait accompagnée, Faustine reprit conscience et balbutia ce premier mot :

— René...



# René Disiz

Cette édition électronique du livre  
*René* de Disiz

a été réalisée le 19 mars 2012  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207112847 - Numéro d'édition : 240960).

Code Sodis : N52157 - ISBN : 9782207112861  
Numéro d'édition : 240962.